Image hommage

Gaston Puel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1291>

DOI : 10.4000/estampe.1291

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 36-39

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Gaston Puel, « Image hommage », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 231 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1291> ; DOI : 10.4000/estampe.1291

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Image hommage

Gaston Puel

- 1 M'éveillant, j'éprouvais l'étreinte familière de ma petite chambre d'enfant. Un jour falot y pénétrait par un volet disjoint. Dans cet espace restreint une frêle joie m'envahissait : la miette de clarté éclairait toute une journée, un jeudi, jour de vacance, une grâce matinée dont bientôt il faudrait revoir l'orthographe, accepter la présence adipeuse. Dans la pénombre une rêverie m'emportait parfois, rompue par un léger sommeil, passager, mais assez incisif : il m'éloignait des territoires arpentés par les aventuriers et les scouts qui s'illustraient dans mes lectures.
- 2 Le jour s'avancant, les feuilles d'acanthé du papier peint se précisant, s'imposait une image. Je subissais la présence immuable et régnante d'une reproduction sur papier sévèrement encadrée où se profilait la réunion de quelques personnages. L'enfant que j'étais n'avait qu'une vague idée du monde qui l'entourait : une totalité d'êtres et de choses que dominait, charpentait, cimentait la présence humaine. La preuve de ce magma régenté éclatait en preuve dans la dernière page d'un abécédaire : les lettres Y et Z y réunissait le zèbre et le Yatagan. Les adultes nommaient les choses et les maîtrisaient. Ils occupaient aussi le temps, qu'ils truffaient d'événements en une suite ininterrompue. Ainsi se constituait l'histoire (des résumés à apprendre par cœur).
- 3 Dans l'image apparue sur le mur de ma chambre des couleurs plutôt sobres convenaient à l'intérieur d'un salon. De gauche à droite on distinguait : une jeune dame presque de dos, en robe longue, les mains sur le clavier d'un clavecin encombré de partitions, une autre, les yeux au plafond, larmoyante, bref en extase, puis, se détachant devant un paravent de toile écrue, un jeune homme botté, en uniforme douteux, épée au côté, levant son bras droit, la main gauche sur le cœur, semblant déclamer une tirade. Assis sur un fauteuil un homme âgé en perruque et bas blancs, proche de l'acteur, lui faisant face cependant que trois hommes fascinés sont prêts à bondir sur l'uniforme. Un vieillard assis, ses deux mains sur le pommeau d'une canne, perruque blanche, une douairière en bonnet, une figure voltairienne et peut-être une servante toute attentive, en tout dix personnages plus le militaire déclamant. La reproduction porte un titre : *Rouget de Lisle chante la Marseillaise devant M. Dietrich, maire de Strasbourg, le 25 avril 1792*

(Fig. 1). J'ai su beaucoup plus tard que la scène avait été peinte par un nommé Isidore Pils (Fig. 2).

Fig. 1. Cl. BnF

- 4 Enfant, j'avais appris l'hymne de mon pays, mais il contenait des passages qui m'écoeuraient : le sang impur, l'étendard sanglant glaçaient mon dos. Pour tout dire je ne supportais même pas la leçon scolaire sur la circulation sanguine, les mots artères, veines, ventricules me hérissaient. Au chant national je préférais cent fois le chœur des Enfants de *Carmen* de Georges Bizet déchiffré sur un vieux livre de chant de mon père. Je prenais plaisir à opposer ces fraîches paroles à celles du militaire sanguinaire.
- 5 Pourtant ce Rouget au nom de poisson, je crois me souvenir qu'il ne me déplaisait pas d'autant que j'apparentais son rôle à celui d'un poète ou d'un musicien ou aux deux, mais je doutais de son talent tant il était loin d'avoir l'allure d'un Victor Hugo ou seulement la barbiche de Lucien Mengaud dont un buste en bronze ornait un square de ma petite ville. Avec son air de fier-à-bras dans l'exercice de la déclamation, le jeune officier promettait de se faire valoir.
- 6 Rouget, capitaine du génie. Sa qualification m'eut encore permis de le hisser à la taille des grands auteurs quand son entrain de fanfaron le disqualifiait. J'ai su plus tard qu'il avait obéi à une pressante demande du général Kellermann avant d'accepter de se rendre chez les Dietrich réputés pour avoir la passion de la poésie. C'est ainsi qu'il avait passé une partie de la nuit à travailler ses couplets ou à les parfaire sous le titre d'*Hymne de guerre dédié au maréchal de Luckner*. L'image de ma chambre n'est qu'un instantané, le moment crispé d'un élan dans la course entamée par l'histoire (la Révolution). Les dix témoins autour de ce jeune homme sont des créatures de Pils Isidore, quand il l'a peinte, il connaît, lui, les attendus de l'attente, il a pris son temps avant de présenter Rouget-l'auteur-de-la-Marseillaise devant le paravent de clarté qui

mettra en valeur les pauvres attraites de l'uniforme de 1792. (Le tableau sera terminé en 1849).

- 7 La scène du salon peut se lire ainsi : dix badauds devant le berceau d'un nouveau-né qui trépigne dans ses langes, cocon bien fermé, présent sans promesse. On entend un chant de guerre. Bientôt la chrysalide éclora, un papillon s'en échappera, éclatera en fanfare devant le monument-aux-morts d'une guerre qui se termine en 1918. On est loin dans le temps, on a marché, oublié, inventé, morts et naissances se sont pour ainsi dire compensées. Rouget est reconnu. Le paravent jure dans le salon de Dietrich, le méchant goût d'Isidore, peintre militaire, l'a ajouté, il a aussi soulevé le tapis de monsieur le Maire en deux gros plis réalistes.
- 8 Rouget, ce jurassien, sera destitué le 10 août 1792. Il échappera à la guillotine avant d'aller se battre en Vendée. Un septième couplet sera ajouté à l'hymne, celui dit des enfants (nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus...). Un curé de Vienne (Isère) en est l'auteur. Les élèves du collège de la ville le chantent déjà quand les Marseillais, en route vers Paris, traversent Vienne avec l'hymne de Rouget comme chant de marche. Il faut savoir que les paroles imprimées se sont répandues dans la France entière. Il faut raconter très vite (ainsi s'est semée cette poudre à canon, ainsi tout un peuple a poussé à la roue). On donnera un titre à ce flot de paroles ! Dès que les enfants de Marseille seront entrés dans Paris aux accents du chant de Rouget ce sera la Marseillaise.
- 9 Le 29 avril 1792, dans une orchestration des plus simples commandée par le maire, l'Hymne à la guerre commandé par Rouget est interprété sur la place d'Armes de Strasbourg. Déjà l'hystérie révolutionnaire tourne à la pulsion patriotique, on crie Vive la France ! Le sang impur fertilise les labours. Berlioz orchestrera la partition ; chantée ou non, signe et présence, signature de Nation, légende et figure d'un peuple, vive la France !
- 10 L'hymne n'est plus une chose, ni zèbre ni yatagan, il peut être contesté, sifflé, conspué, il conserve l'autorité d'un symbole. On peut même l'effacer de l'histoire qui fut sa source, oublier qu'il date de la naissance d'un territoire qui fut royaume, il est la Marseillaise comme Marseille est une ville, un port, le nom d'une histoire qui s'invente chaque jour.
- 11 Une image sur un mur est aussi une histoire.

Fig. 2. Isidore Pils. *Rouget de l'Isle chantant « La Marseillaise »*. 1849. Dépôt du musée du Louvre au Musée historique de Strasbourg

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 18e siècle, 19e siècle

AUTEUR

GASTON PUEL

Poète